



Tropicale maladie

Albert Serra, avec *Pacification*, creuse son sillon du côté du sombre en Polynésie française. Une merveille.

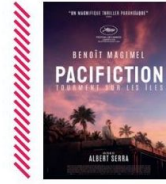
PAR CORENTIN DESTEFANIS DUPIN

Passant de la nuit libertine (*Liberté*) à un paradis insulaire, Albert Serra embarque son cinéma dans un territoire inexploré, une fiction pacifique et nucléaire, dans laquelle le marlou Magimel, devenu De Roller, Haut-commissaire de la République en Polynésie française, trouve enfin costume à sa taille 36. Le film s'ouvre par un paresseux travelling horizontal, où des milliers de containers sommeillent, baignés des reflets sanglants du crépuscule. Tout le long, le métrage conservera ce rythme alangui et cette lumière délavée par la houle et la fatigue d'outremer. Sous ces nouvelles latitudes, Serra procède à une dérédiction de la narration, à un piratage du réel, dont la vérité crue fait ici miroiter une myriade de fantasmes plus ou moins inavouables.

Au royaume de l'indécis, le pacha De Roller règne de son génie machiavélique, séduisant tandis qu'il menace, enivrant tandis qu'il marchande. Riche idée de Serra que de faire d'un fonctionnaire, argotant une langue administrative – il faut « anticiper », « réfléchir en amont », « traiter les dossiers » – un trafiquant, transbahutant les opinions comme des objets de contrebande. Sous ce masque janusien, le fait politique, que l'ombre coloniale ne semble jamais vouloir quitter, se voit doubler d'une charge drôlement érotique. Cette ambiguïté est tout entière contenue dans le corps androgyne de la trans Shannah (Paoa Mahagafanau), *rae-rae* tahitienne opérant dans un monde de secrets murmurés.

Toujours drapé dans une veste immaculée, baron blanc et varan noir, Magimel-De Roller, aussi à l'aise à l'arrière d'un jet-ski que dans les alcôves des night-clubs, voit les eaux territoriales se troubler d'un soupçon d'inquiétude, prenant la forme d'une rumeur tenace : la France serait sur le point de reprendre ses essais atomiques dans l'atoll. En sous-marin, Serra fait se télescoper l'idéal tropical et son versant cauchemardesque, ensemençant un délire apocalyptique à l'endroit même où chaque lever de soleil ressemble au commencement d'un monde. Il se croit l'apôtre de la *realpolitik* et pourtant, De Roller fantasme sa propre chimère nationale, sa pacifique-fiction ; tandis qu'il s'agite, gouverneur sans gouvernail, c'est tout le corps social qui lui échappe.

La seule évocation du tabou nucléaire suffit pour fracturer le fragile empire du premier des Républicains. Le récit passe alors de la corruption à la contamination, de la manipulation politicienne à la psychose collective. On voit le Haut-Commissaire, désespéré, se lancer dans une enquête sur un scandale d'état – le film de Serra dialogue avec celui de Peretti – et tenter d'enregistrer un scintillement dans le noir de la nuit, éclairant à la lueur d'une lampe de poche l'immensité océanique de l'univers. Peine perdue dira Serra, dont le cinéma crépusculaire et hermétique, qui atteint avec *Pacification* une forme d'apogée, continue son exploration fascinante du néant des êtres. Avoir conscience de ne rien y voir et filmer pourtant : signe des grands cinéastes.



PACIFICATION - TOURMENT SUR LES ÎLES

d'Albert Serra, avec Benoit Magimel, Paoa Mahagafanau... Les Films du Losange, sortie le 9 novembre



LES REPENTIS

de Iciar Bollain, avec Blanca Portillo, Luis Tosar... Epicentre Films, sortie le 26 octobre

Les « films à gros sujet » ne constituent pas ma veine préférée du cinéma (souvenirs las de certains Boisset, Gavras ou Loach) mais il arrive qu'ils soient tellement bien ouvragés, puissamment incarnés et subtilement dosés que l'on se prend à parfois rendre grâce à ce genre ingrat. *Les Repentis* raconte comment le gouvernement espagnol a tenté d'organiser la rencontre cathartique entre des ex-terroristes de l'ETA et les familles de leurs victimes. Emerge la figure de Maixabel Lasa (*Maixabel* est le titre original du film), veuve d'un politicien socialiste assassiné en 2000. Iciar Bollain parvient à restituer toutes les nuances de cette situation tragique en montrant que ce type de rencontre a suscité du dissensus dans le camp des victimes, mais également en accordant du temps aux repentis de l'ETA qui sont aussi *in fine* des victimes de leur violence politique passée. Non manichéenne, à l'écoute des raisons de chacun, la cinéaste est parfaitement épaulée dans son travail humaniste par les exceptionnels Blanca Portillo et Luis Tosar. La fin, bouleversante, nous rappelle une chose : la lutte armée est une impasse qui ne produit que de la mort, du ressentiment et de la douleur.

SERGE KAGANSKI